

La mise en scène de l'histoire urbaine au XIII^e siècle à Cologne : emplois, reconversions et modernisations

Bruno Klein

Les possibilités d'autodéfinition des villes diffèrent considérablement. Elles peuvent, par exemple, être liées à une topographie, à une forme, à une histoire ou à une mentalité urbaine particulière. Pourtant, il ne s'agit, dans la plupart des cas, que de constructions intellectuelles : la façon même d'appréhender un paysage n'a jamais été prédéterminée, mais dépendante de la culture et de la formation intellectuelle, des idées ou des mentalités.

Il est donc plus complexe de parler des conditions objectives du développement de la forme urbaine de la ville de Cologne – sujet de cette contribution – que de la genèse et des modifications provoquées par la création délibérée d'une certaine image.

Cette image est celle de l'auto-identification de Cologne comme « ville sainte »¹. Selon les sources, il y eut dès le XI^e siècle au plus tard une assimilation de Cologne comme « ville sainte » – une désignation qui figure même sur la monnaie locale. Dès le XII^e siècle, on trouve l'appellation « *Sancta Colonia Dei Gratia Romanae Ecclesiae Fidelis Filia* » (sainte Cologne, par la grâce de Dieu fille fidèle de l'Église romaine). À l'évidence, cette idée fut inventée et promue par le clergé de Cologne – en particulier ses archevêques, seigneurs de la ville, ducs de Lotharingie et chanceliers du Saint-Empire –, qui jouaient un rôle important dans la politique germanique. Il est tout aussi évident, cependant, que cette notion fut acceptée par la population de Cologne, jusqu'à devenir un élément de leur mentalité. Aujourd'hui encore, l'expression, en dialecte local, de « *hillije Kölle* », « sainte Cologne », renvoie de façon positive à l'identité collective de la ville.

Une telle construction d'identité était sans doute fondée sur certaines réalités locales spécifiques, comme la présence d'une quantité exceptionnelle

de reliques de martyrs et autres saints². L'église Saint-Géréon, déjà appelée au VI^e siècle par Grégoire de Tours « *ad sanctos aureos* », en était le monument le plus important. Le culte, remontant au haut Moyen Âge, de sainte Ursule et des onze mille vierges martyres était probablement déjà le prolongement féminin de la dévotion à saint Géréon, car cette vénération particulière s'intégrait parfaitement dans la diffusion de la « Cologne sainte ».

Au XII^e siècle, un processus continu et un événement particulier renforcèrent la mise en scène de la « Cologne sainte ». Le premier était la consécration des évêques de Cologne comme saints locaux, organisée de façon continue : ce fut le cas pour Materne, Séverin, Cunibert, Brunon, Héribert, Annon et enfin Engelbert, assassiné en 1225. L'événement particulier fut le vol des reliques des trois Rois mages, avec leur translation consécutive de Milan à Cologne, en 1164. Tous ces faits n'étaient ni isolés ni fortuits mais participaient d'une stratégie de longue durée³.

Dans cette stratégie s'insère également l'une des plus anciennes représentations de ville européenne, celle de Cologne, au début du XIV^e siècle (**fig. 1**) : elle apparaît comme une ville sans maisons mais ne comprenant que des églises, entourées d'une enceinte. Cette illustration reflète une réalité qui n'était plus celle des véritables constructions du XIV^e siècle mais l'image qu'on avait au XIV^e siècle de la ville : une ville sainte, composée exclusivement d'églises.

Les origines de cette vision remontent au X^e siècle, sous l'épiscopat de l'archevêque Bruno, frère cadet de l'empereur Otton le Grand. À cette époque, la plupart des églises de Cologne étaient construites ou reconstruites⁴. Il se jouait alors une concurrence entre les institutions ecclésiastiques « modernes », fondées par les empereurs ou les archevêques, comme les églises Saint-Pantaléon, Saint-Martin, Saint-André – œuvres de Bruno, au X^e siècle –, et les institutions qui pouvaient se prévaloir d'une plus grande ancienneté, notamment paléochrétienne, comme l'abbaye de Saint-Géréon.

Les commanditaires des constructions ou des reconstructions de ces églises étaient donc très soucieux de mettre en valeur l'importance de leurs propres institutions ecclésiastiques. La reconstruction des grandes églises à Cologne entre le X^e et le XIII^e siècle se justifiait ainsi et non par des causes aussi simples que le délabrement des anciens édifices. Au contraire, ces reconstructions devaient prendre en compte la nécessité de combiner la notion de tradition avec l'exigence de nouvelles dévotions.

L'église Saint-Géréon est le monument le plus approprié pour confirmer cette hypothèse⁵ (**fig. 2**) : le noyau du bâtiment est un édifice ovale avec niches du IV^e siècle. Cette construction fut considérablement élargie par une crypte et un sanctuaire au XI^e siècle, sous l'archevêque Annon. La partie d'origine fut rénovée par la suite et, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, la crypte et le sanctuaire furent prolongés, simultanément à la construction d'une nouvelle abside flanquée de deux tours. L'église, auparavant sans vraie façade, était ainsi tournée vers le Rhin, nouvelle voie essentielle à la prospérité de la ville. Cette rénovation ne s'arrêta pas là : autour de 1200, on procéda à une reconstruction presque complète de l'ancien édifice à plan central (**fig. 3**), en le transformant en un décagone voûté à quatre niveaux, auquel sont intégrées des formes françaises, alors très modernes, aujourd'hui qualifiées de « gothiques ». Néanmoins, ces évolutions n'entraînèrent pas la disparition du monument initial, toujours visible. Même la modification profonde du XII^e siècle n'a pas totalement dissimulé les murs du IV^e siècle.

À Saint-Géréon de Cologne, on observe donc parallèlement une constante rénovation du bâtiment, un jumelage dialectique de l'ancien et du nouveau pour servir la mise en scène de l'historicité de l'endroit et, *in fine*, une réorientation topographique du monument, qui se conforme à l'orientation de la ville vers le Rhin – celui-ci n'était plus une frontière, comme à l'époque romaine, ni une porte d'entrée pour les raids vikings mais l'artère principale de l'essor de la ville.

Ces phénomènes ne se limitèrent pas à l'église Saint-Géréon. D'autres églises colonaises, par exemple celle des Saint-Apôtres et Saint-Séverin, ont une apparence semblable, résultat d'une évolution analogue dans la construction des bâtiments.

L'actuelle église Saint-Séverin a été précédée de plusieurs édifices, le plus ancien datant du IV^e siècle⁶ (**fig. 4**). La nef et le transept actuels sont gothiques, et leurs dimensions déterminées par celles des constructions des IX^e et X^e siècles, érigées très probablement à l'occasion de l'élévation des reliques de saint Séverin, troisième évêque de Cologne. Comme à Saint-Géréon, la crypte et le sanctuaire furent prolongés une première fois au XI^e puis de nouveau au XII^e siècle, dans les deux cas par une abside flanquée de deux tours. Les traces des transformations n'ont jamais été masquées et restent apparentes.

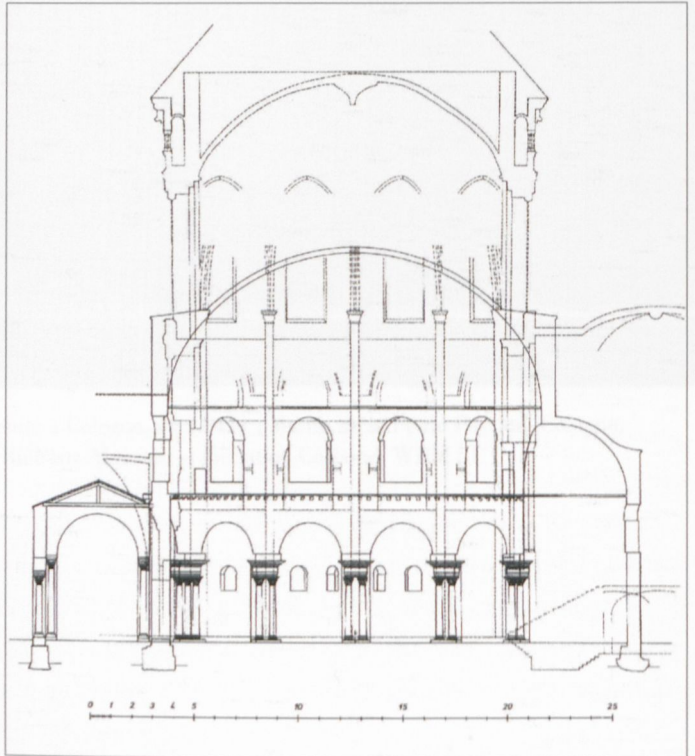


1. Martyre de sainte Ursule à Cologne, vers 1411 ; Maître de la Petite Passion, Cologne, Wallraf-Richartz-Museum et fondation Corboud, WRM 51

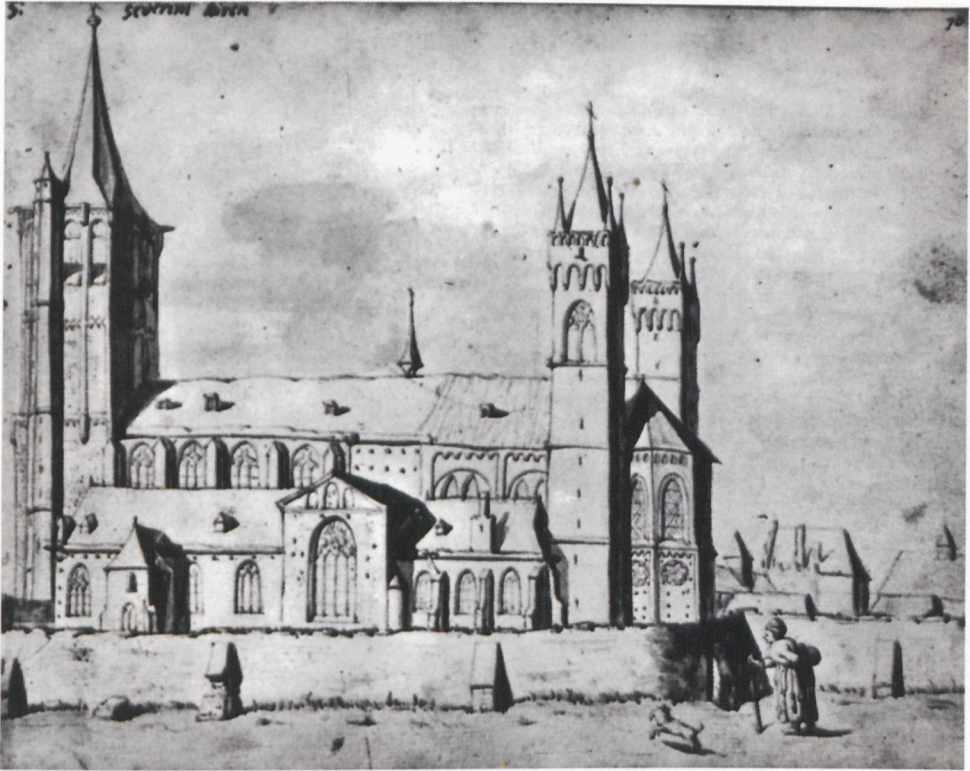




2. Cologne, église Saint-Géréon, vue aérienne



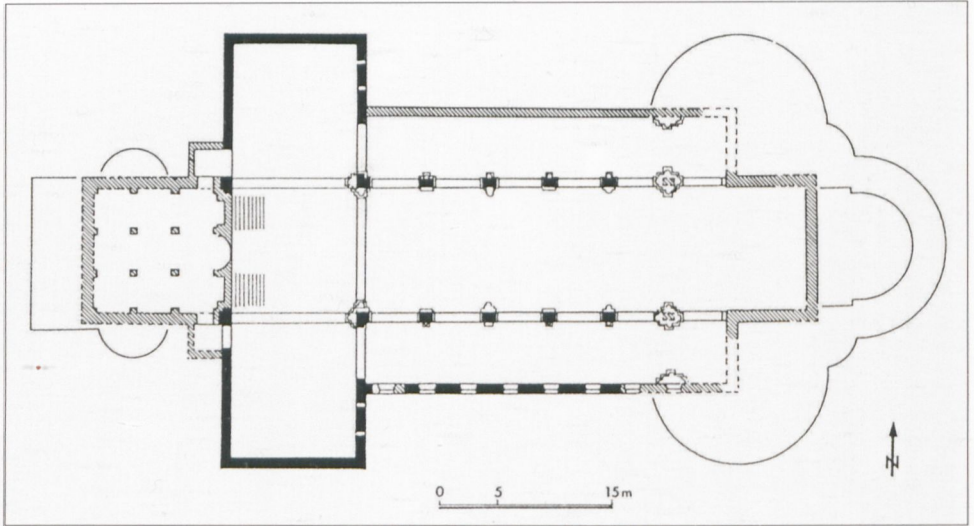
3. Cologne,
église Saint-Géréon,
reconstitution des phases
de construction,
d'après Otmar Schwab



4. Cologne, église Saint-Séverin, dessin vers 1665 par Justus Finkenboom [Vingsboons]

L'église des Saints-Apôtres de Cologne était déjà, au moment de sa construction, dans la première moitié du XI^e siècle, un édifice qui se conformait à une certaine tradition (**fig. 5**) : avec son transept occidental dans la lignée des basiliques paléochrétiennes romaines, l'église devait évoquer l'origine romaine de la ville ainsi que son attachement à la Rome papale⁷. Cette collégiale, qui était encore à l'extérieur de l'enceinte au moment de sa construction, jouait à Cologne le même rôle que Saint-Paul-hors-les-murs à Rome : elle était l'église du deuxième apôtre, alors que saint Pierre était le patron de la cathédrale.

Cette « occidentation » de l'église, essentielle à la mise en scène d'une tradition inventée à Rome, fut abandonnée autour de 1200 au profit d'une orientation, au sens propre. Car l'ancienne implantation était pratique pour évoquer Rome et ses grandes basiliques dirigées vers l'ouest, mais très mal adaptée à une ville comme Cologne, qui se tournait alors de plus en plus vers l'est et le Rhin, pour développer par la suite une véritable façade fluviale.



5. Cologne, église des Saints-Apôtres, plan avec indication des phases de construction du XI^e au XIII^e siècle

L'église des Saints-Apôtres reçut alors à l'est un magnifique sanctuaire, construit sur un plan tréflé. Ce parti était bien connu à Cologne et dans la région depuis le XI^e siècle, quand ce plan fut introduit à l'église Sainte-Marie-du-Capitole comme rappel de l'église de la Nativité à Bethléem.

Au XIII^e siècle, on modifia la nef et la partie occidentale des Saints-Apôtres en y introduisant un voûtement d'ogives. Ces travaux exigeaient une reconstruction presque totale des piliers et des parties supérieures de la nef mais on laissa pourtant les anciennes arcades en partie apparentes (**fig. 6**). Elles sont toujours présentes dans l'édifice rénové à titre de témoins de son ancienneté.

Les trois églises mentionnées, Saint-Géréon, Saint-Séverin et les Saints-Apôtres, témoignent de la volonté de mettre la tradition et la sainteté de Cologne toujours plus fortement en scène, ainsi que de son essor, dès la seconde moitié du XII^e siècle. Certes, rendre apparente l'historicité d'un lieu par l'architecture comptait parmi les moyens les plus appropriés, mais il y en avait d'autres, telles les châsses-reliquaires, produites pour – et conservées dans – ces églises. La fameuse châsse des Rois mages, dans la cathédrale, certainement la plus remarquable, s'intègre dans une longue série d'autres châsses similaires, dont n'a été conservé qu'un petit nombre. Ces châsses n'étaient pas seulement un moyen de mettre en avant l'ancienneté et la sainteté de la ville mais elles jouaient, dans le contexte de la mise en scène du passé dans la ville, un rôle encore plus éminent : si les églises en étaient



6. Cologne, église des Saints-Apôtres, nef

les monuments immobiles et fixes, les châsses étaient les objets qui pouvaient, grâce à leur mobilité, relier les différents lieux saints⁸. Elles contribuaient pour beaucoup, lors des différentes processions, à la représentation de l'idée de l'historicité et de la sainteté de Cologne. En ces occasions, la ville entière était le théâtre d'une mise en scène de la construction de son image. La procession des châsses qui eut lieu en 1322 pour la consécration du chœur de la cathédrale est restée célèbre⁹.

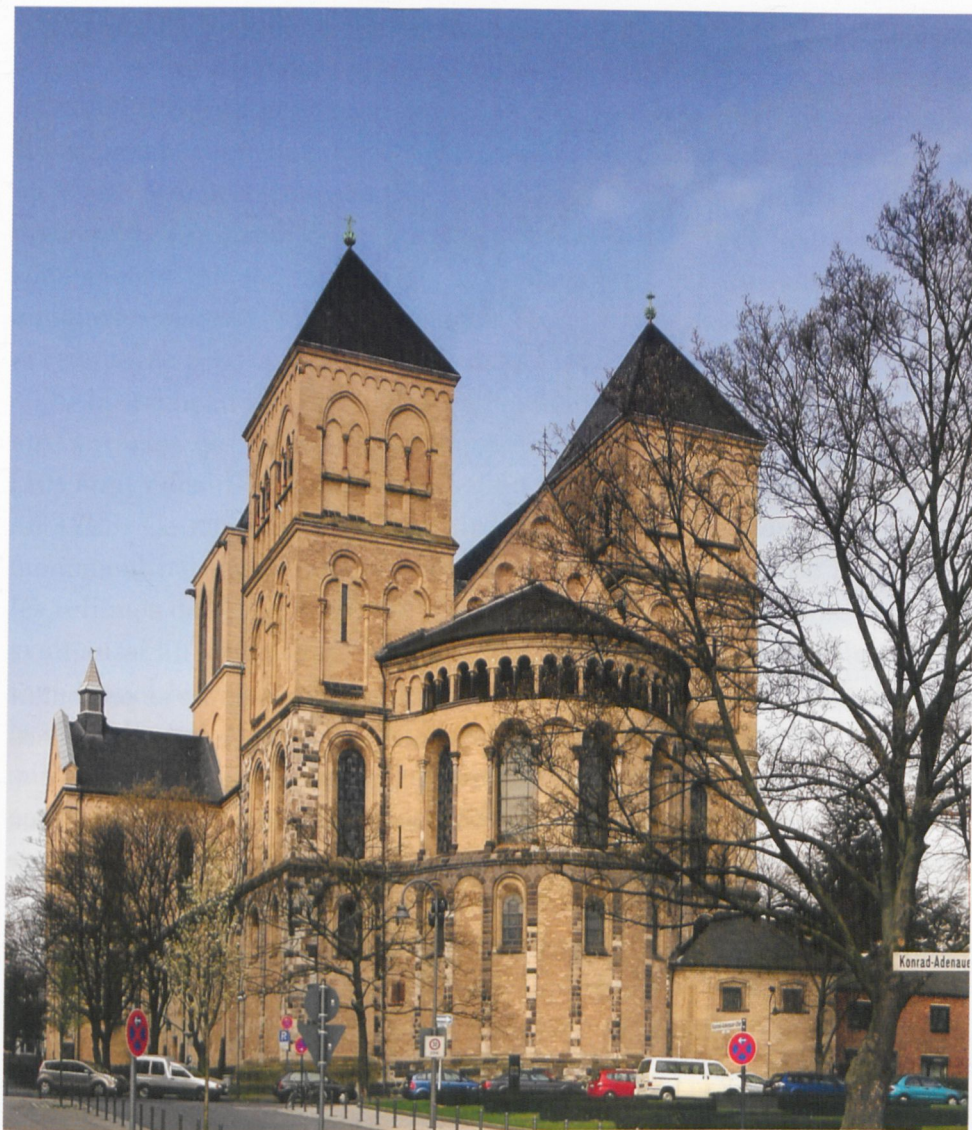
Le processus séculaire qui aboutit à définir la ville par une image ne s'arrêta pas au XIII^e siècle ; il trouva plutôt son point d'orgue à cette époque-là, quand la cathédrale de Cologne en devint le haut lieu avec sa reconstruction, à partir de 1248, dans des dimensions gigantesques et des formes gothiques (**fig. 7**). Les commanditaires de cette cathédrale d'exception ont sans doute joué sur la singularité de ce monument, que ce soit par ses dimensions ou son style. En conséquence, l'histoire de l'art considère cet édifice presque exclusivement sous l'angle de sa modernité, en relation avec les églises gothiques



7. Cologne, la cathédrale, vue de l'est

de France ou bien les églises romanes de la ville : l'église romane du saint-évêque Cunibert, par exemple, ne fut consacrée qu'en 1247 (**fig. 8**), l'année précédant la pose de la première pierre de la nouvelle cathédrale¹⁰. Pourtant, ni la décision de reconstruire la cathédrale ni le choix de son style d'avant-garde ne résultaient d'un pur développement de la mode architecturale, car le nouveau bâtiment rend compte de manière exceptionnelle de la tradition du lieu, et l'historicité de cette institution ecclésiastique fut mise en scène de manière très précise. Modernité et historicité étaient liées l'une à l'autre en bien des occasions.

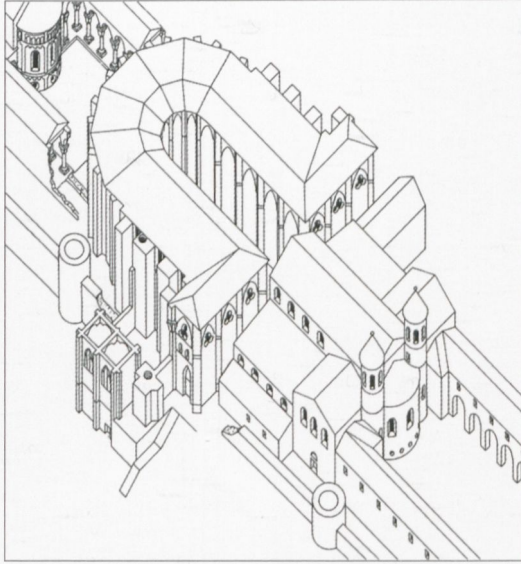
Il y a plusieurs indices ou même preuves étayant cette théorie : en premier lieu, il faut considérer que la reconstruction de cette cathédrale ne fut pas provoquée par un événement accidentel, mais qu'elle avait été soigneusement préparée durant au moins vingt-cinq ans. Les chanoines envisageaient donc, lorsqu'ils prirent la décision de reconstruire l'édifice, d'avoir pour une très longue période à la fois une ancienne cathédrale à moitié ruinée et une nouvelle à moitié en construction. Ils savaient aussi que ces deux différentes parties devraient longtemps coexister. Certes, de tels inconvénients étaient



8. Cologne, église Saint-Cunibert, vue de l'est

inévitables, mais cette chimère entre ancienne et nouvelle cathédrale était aussi la démonstration que le nouveau bâtiment sortait de l'ancien (**fig. 9**).

Il est possible qu'une église voisine joua aussi un rôle dans cette mise en scène. Entre le Rhin et le nouveau chœur de la cathédrale s'élevait l'ancienne collégiale *Sancta Maria ad gradus*, érigée au XI^e siècle et reliée à l'ancienne cathédrale par un cloître. Cette église à l'est du nouveau chevet et les vestiges de l'ancienne cathédrale à l'ouest encadraient de deux côtés



9. Cologne, cathédrale gothique en construction, état vers 1265,
et église *Sancta Maria ad gradus*

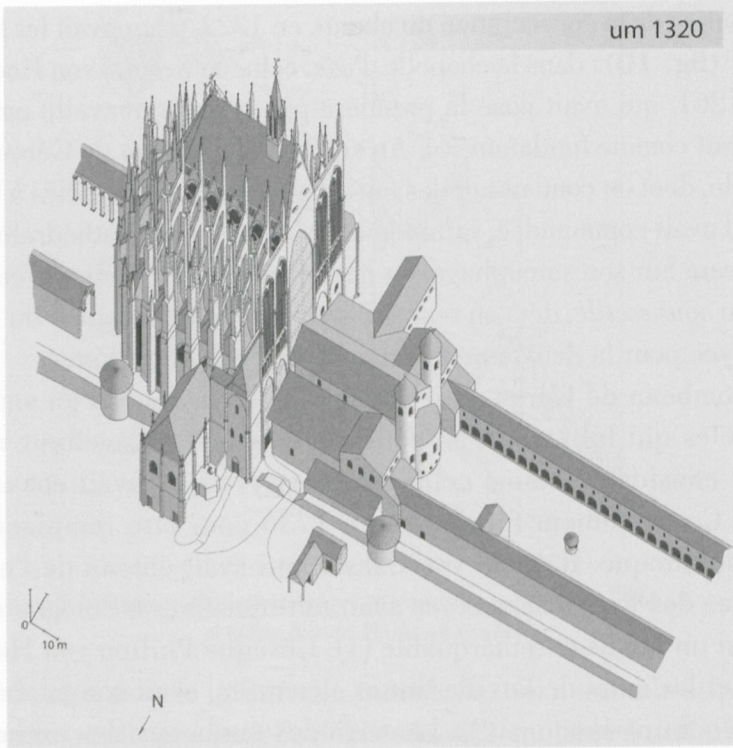
le site de construction de la nouvelle cathédrale. Cet ensemble se présentait donc pour une très longue période délibérément semblable aux autres églises « composées » de la ville qui unissaient l'ancien au nouveau.

À l'intérieur de la cathédrale, il y avait un déploiement encore plus manifeste de cette combinaison : la couronne de chapelles, élément majeur d'une cathédrale gothique, était mise en œuvre d'une manière complètement différente d'autres cathédrales. À Cologne, elle devait servir de nécropole et lieu de mémoire des archevêques de Cologne. Lors de la destruction de l'ancienne cathédrale, un très petit nombre seulement d'anciennes sépultures épiscopales fut sauvegardé pour être transféré dans le nouvel édifice¹¹. On construisit, pour ce groupe très exclusif, de nouveaux monuments funéraires qu'on plaça au milieu des chapelles, complètement isolés. Une telle installation était unique. Elle s'avère singulière, surtout si on la compare avec la cathédrale d'Amiens, modèle qui inspira Cologne dans son ensemble comme dans ses détails. À Amiens, comme partout ailleurs, il y avait aussi des tombeaux d'évêques mais, selon l'usage, intégrés à la clôture du chœur et aux murs latéraux des chapelles¹². Cet emplacement était nécessaire pour que les évêques défunts bénéficient des prières des membres du chapitre de la cathédrale. À Cologne, les rôles ont été inversés : les tombeaux des évêques ont été mis en scène comme des tombeaux de saints.

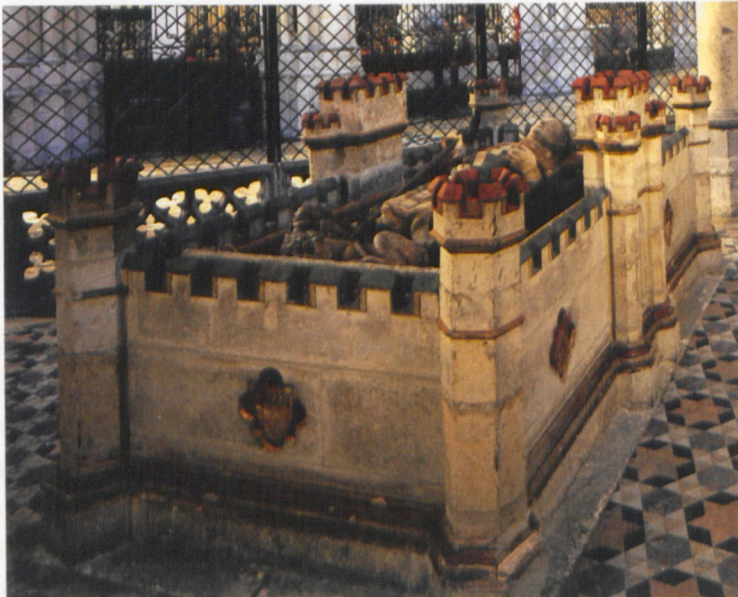
Au moment de la consécration du chœur, en 1322, on trouvait les tombeaux suivants¹³ (**fig. 10**) : dans la chapelle d'axe, celui de Konrad von Hochstaden, mort en 1261, qui avait posé la première pierre de la nouvelle cathédrale. Il y apparaît comme fondateur (6). Au sud (3), le tombeau de Géron, évêque du X^e siècle, dont on connaissait des miracles, essentiellement liés à la grande croix qu'il avait commandée, initialement placée dans la cathédrale derrière son tombeau. Sur son sarcophage, on peut encore voir l'ancienne couverture antique en *opus sectile*, déjà en remploi sur son tombeau original du X^e siècle, et remployée pour la deuxième fois dans la cathédrale gothique.

Si le tombeau de Géron était présenté comme celui d'un saint grâce aux miracles qui lui étaient associés, le tombeau d'Engelbert von Berg (10) était considéré comme celui d'un martyr car il avait été assassiné en 1225. Ce monument fut détruit en 1736 pour être remplacé par un monument baroque. Rainald von Dassel, qui avait obtenu de l'empereur les reliques des Rois mages et les avait fait transférer à Cologne en 1164, avait aussi un tombeau remarquable (1). L'évêque Philipp von Heinsberg, sous lequel les murs de la ville furent construits, avait son tombeau dans la chapelle Saint-Jacques (9). La série des tombeaux des archevêques, mis en scène comme des tombeaux de saints qu'ils n'étaient évidemment pas encore au moment de la consécration du chœur en 1322, trouvait une approbation finale grâce à l'intégration du tombeau de sainte Irmgard, une pieuse bienfaitrice colonaise du XI^e siècle, sœur d'Hermann, abbé de Saint-Pantaléon, importante abbaye de la ville¹⁴. Il est plus que probable que la construction de son tombeau (5), qui est très similaire à ceux des évêques, avait la fonction symbolique d'une clé de voûte qui amenait le programme du chœur de la cathédrale de Cologne à son aboutissement : une série d'évêques, bienfaiteurs de la ville, « presque saints » s'achevait et était légitimée par une authentique sainte.

L'un de ces tombeaux se distingue des autres par sa forme, très particulière ; il associe et développe les tentatives antérieures de mise en scène de la ville de Cologne comme ville sainte : sur le monument de Philipp von Heinsberg, archevêque de Cologne de 1167 à 1191 (**fig. 11**), on peut voir un gisant du défunt, entouré par un mur crénelé, cantonné de quatre tourelles sur un plan hexagonal et flanqué de deux portes de ville en miniature. Sans doute s'agit-il d'une représentation de l'enceinte de Cologne, construction entreprise sous l'épiscopat de Philipp vers 1179/1180, mais à l'origine, contre sa volonté.



10. Cologne, cathédrale gothique en construction, plan, vers 1322



11. Cologne, cathédrale, tombeau de l'archevêque Philipp von Heinsberg

Un compromis ne fut trouvé qu'après l'intervention de l'empereur Frédéric I^{er}, et à partir de 1187, Philipp soutint la construction de cette fortification.

Il n'est pas sûr que vers 1300, date approximative de l'érection de ce monument sépulcral, on se souvînt exactement des détails et surtout des conflits autour de la construction de l'enceinte de Cologne, au XII^e siècle. Mais il est évident que la muraille en miniature qui cerne le tombeau évoque de manière assez fidèle le mur roman de Cologne qui existait à l'époque.

Les sculpteurs avaient certainement conscience de reproduire une architecture historique, car s'ils voulaient représenter un monument plus moderne, ils avaient d'autres moyens (**fig. 12**) : un petit baldaquin au-dessus d'un apôtre adossé à un pilier du sanctuaire montre de façon plus ou moins fidèle l'église Notre-Dame de Trèves au milieu du XIII^e siècle¹⁵. Le tombeau et le baldaquin indiquent qu'il y avait autour de 1300 à Cologne un groupe de personnes capables de distinguer les monuments en fonction de leur ancienneté et de leur style. Ce cercle dépassait celui des sculpteurs car une commande aussi ambitieuse que celle d'un tombeau d'archevêque décédé depuis longtemps était certainement due au chapitre de la cathédrale. Dans ce milieu, on avait discuté et enfin décidé de la forme inhabituelle du monument sépulcral. On peut même formuler des hypothèses plus poussées : si les membres du chapitre avaient une idée de la forme de la ville, de la forme et de l'ancienneté des monuments les plus importants, pourquoi ne pas supposer que la majorité de la population de Cologne, à qui cette installation était destinée, regardait sa ville de la même façon ?

Le tombeau de l'évêque Philipp von Heinsberg met l'accent sur les prétentions des archevêques de Cologne : n'être pas seulement *au* centre, mais être même *le* centre sacro-saint de la ville. On comprend aisément que ces revendications résultaient d'un mélange d'idées de la réforme grégorienne de l'Église et du rôle que les empereurs ottoniens avaient attribué aux évêques par le fameux « *Reichskirchensystem* », le système d'Église d'Empire.

La reconstruction de la cathédrale de Cologne était alors, par sa modernité et ses dimensions, qui exigèrent une très longue phase de construction, une promesse pour le salut de la ville. Elle était aussi, cependant, par la mise en scène complètement inhabituelle mais visuellement marquante des anciens évêques et de leurs bienfaits pour la ville, un monument évoquant la continuité du rôle des évêques en général. La promesse était associée à une histoire recomposée. Les commanditaires de la reconstruction de la cathédrale de



12. Cologne, cathédrale, pilier du chœur,
baldaquin au-dessus de l'apôtre Simon

Cologne au XIII^e siècle pouvaient bénéficier de l'expérience de mise en scène progressive du rôle des évêques dans les siècles précédents. Ils pouvaient profiter d'une culture visuelle toujours plus développée et d'un jeu entre tradition et innovation dont les églises et les châsses romanes étaient les traces les plus manifestes. Ils pouvaient, enfin, tirer parti des revendications des différentes institutions ecclésiastiques pour agir en faveur du salut de la ville entière. Mais, en réalité, la première phase de construction de la cathédrale de Cologne se déroula dans une période de tension extrême entre la commune de Cologne et l'archevêque, culminant à l'époque de la construction du chœur, en 1288, avec la bataille de Worringen qui mit fin à la domination seigneuriale des archevêques sur la ville de Cologne.

On est donc tenté d'interpréter la mise en scène accentuée du rôle historique des évêques, de leur engagement en faveur de la ville et de leur sainteté prétendue comme une tentative de récupérer l'ancien pouvoir politique et moral¹⁶. Tout cela était néanmoins déjà perdu. Les évêques en place autour de 1300 essayèrent de s'appuyer sur les idées diffusées par leurs prédécesseurs, et pour cette raison, ils les ont instrumentalisés. Si les évêques du X^e au XII^e siècle s'étaient efforcés d'asseoir l'image d'une ville continuellement « sainte » depuis l'Antiquité, dont ils étaient le centre, leurs successeurs de l'époque gothique tentèrent seulement d'exploiter cette ancienne idée. Ils ne se souciaient plus, à vrai dire, de la fondation d'églises, ni de leur construction ou de leur reconstruction – à l'exception de leur propre église. Ces évêques n'étaient plus capables de dominer l'espace urbain ou de l'élargir en créant de nouvelles églises au-delà des anciens murs. Aux siècles précédents, Saint-Géréon, Saint-Pantaléon, Saint-Séverin et les Saints-Apôtres étaient des fondations *extra-muros*, à l'initiative d'évêques, pour définir et élargir l'aire du pouvoir politique et spirituel des archevêques de Cologne. Le chœur de la nouvelle cathédrale, en revanche, n'était plus que la mise en scène microcosmique de ces ambitions.

La ville, son espace et son histoire, étaient devenus la source autant que la scène de telles revendications.

1. Wolfgang Schmid, « Die Stadt und ihre Heiligen. Die „Sancta Treviris“ und die „Sancta Colonia“ am Ende des Mittelalters », *Kurtrierisches Jahrbuch*, n° 48, 2008, p. 123-154.
 2. Anton Legner, *Kölner Heilige und Heiligtümer. Ein Jahrtausend europäischer Reliquienkultur*, Köln, Greven, 2003.
 3. Walter Schulten, « Kölner Reliquien », dans Anton Legner, *Ornamenta Ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*, t. II, Köln, Schnütgen Museum, 1985, p. 61-78.
 4. Josef Fleckenstein, « Brun I. (Bruno) », dans *Lexikon des Mittelalters*, t. II, *Bettlerwesen bis Codex von Valencia*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2003, p. 753 sq. ; Günther Binding, *Der früh- und hochmittelalterliche Bauherr als Sapiens architectus*, Darmstadt,

Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, p. 63-68 ; Peter Schwenk, *Brun von Köln (925-965) : sein Leben, sein Werk und seine Bedeutung*, Espelkamp, Marie Leidorf, 1995.

5. Ute Versteegen, *Ausgrabungen und Bauforschungen in St. Gereon zu Köln*, Mainz, Philipp von Zabern, 2006, t. II ; Otmar Schwab (éd.), *St. Gereon zu Köln. Untersuchungen zum spätantiken Gründungsbau* [Sonderdruck aus *Kölner Jahrbuch*, 35, 2002, p. 7-205], Köln, 2004 ; Marion Niemeyer-Tewes, *Das Dekagon von St. Gereon in Köln*, Köln, Veröffentlichungen der Abteilung Architekturgeschichte des Kunsthistorischen Instituts der Universität Köln, 2000.

6. Klaus Gereon Beuckers, « Sakraltopographie um Grab und Schrein : zum Ostabschluss der

- salischen Krypta von St. Severin in Köln », dans Clemens Kosch, Klaus Gereon Beuckers et Elizabeth den Hartog (dir.), *Kirche und Kloster, Architektur und Liturgie im Mittelalter*, Stuttgart, Schnell & Steiner, 2012, p. 31-51.
7. Gottfried Stracke, *Köln : St. Aposteln*, Köln, J.P. Bachem, 1992.
8. Hans-Joachim Kracht, Jakob Torsy, *Reliquarium Coloniense*, Siegburg, Franz Schmitt, coll. « Studien zur Kölner Kirchengeschichte » n° 34, 2003, p. 57-61.
9. Jakob Schlafke, *Wallfahrt im Erzbistum Köln*, Köln, E. Vey, 1989, p. 20 sq. ; Anton Legner, *Kölner Heilige*, op. cit., p. 80-85.
10. Mechthild Graf, « St. Kunibert zu Köln : neue Forschungen zu Geschichte, Plan und Ausführung des spätstaufischen Baues der ehemaligen Stiftskirche », *Das Münster*, n° 50, 1997, p. 109-126 ; Christoph Machat, « St. Kunibert. Das Bauwerk von den Anfängen bis zum Zweiten Weltkrieg », dans Hiltrud Kier, Ulrich Krings et Günther Binding (dir.), *Köln : die romanischen Kirchen*, Köln, J. P. Bachem, 1984, t. I, p. 306-330.
11. Wolfgang Georgi, « Die Grablegen der Erzbischöfe von Köln im Mittelalter », dans Ludger Honnefelder, Norbert Trippen et Arnold Wolff (dir.), *Dombau und Theologie im mittelalterlichen Köln*, Köln, Kölner Dom, 1998, p. 233-265.
12. Dany Sandron, *Amiens. La Cathédrale*, Paris, Zodiaque, coll. « Le ciel et la pierre », 2004, p. 29-32, 152. Pourtant il y eut à Amiens aussi, à l'origine, une extraordinaire installation de tombeaux épiscopaux : les monuments d'Évrard de Fouilloy et de Geoffroy d'Eu, « fondateurs » de la nouvelle cathédrale gothique, se trouvaient sur l'axe central de la nef, auxquels faisait suite, vers l'est, le labyrinthe avec le nom des architectes. Cette disposition particulière influence peut-être Cologne, dans la création de cette nécropole épiscopale exceptionnelle. Il manque une analyse à l'échelle européenne des diverses constructions de nécropoles épiscopales à l'intérieur des cathédrales au XIII^e siècle. Pour la Rhénanie, voir : Wolfgang Schmidt, « Memoria in der Kathedralstadt – zu den Grablegen der Erzbischöfe von Trier, Köln und Mainz vom 14. bis ins 16. Jahrhundert », dans Hanno Brand, Pierre Monnet et Martial Staub (dir.), *Memoria, Communitas, Civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Âge*, Ostfildern, Jan Thorbecke, coll. « Beihefte der Francia », 2003, p. 243-262. Pour citer un exemple espagnol : il semble que l'amplification des chapelles du chœur de la cathédrale de Burgos vers 1270-1280, avec l'installation des grands tombeaux d'évêques adossés aux murs, s'intégra aussi dans ce mouvement. De plus, cette reconstruction allait de pair avec la construction de l'étage supérieur du cloître adjacent, véritable monument de rois et d'évêques. Pour la construction et la reconstruction des chapelles à Burgos, voir : Henrik Karge, *Die Kathedrale von Burgos und die spanische Architektur des 13. Jahrhunderts. Französische Hochgotik in Kastilien und León*, Berlin, Gebr. Mann, 1989, p. 19 et p. 82-83. Sur le cloître : Regine Abegg, *Königs- und Bischofsmonumente. Die Skulpturen des 13. Jahrhunderts im Kreuzgang der Kathedrale von Burgos*, Zürich, Zürich InterPublishers, 1999.
13. Rolf Lauer, « Bildprogramme des Kölner Domchores vom 13. bis zum 15. Jahrhundert », dans Ludger Honnefelder, Norbert Trippen et Arnold Wolff (dir.), *Dombau und Theologie im mittelalterlichen Köln*, op. cit., p. 186-232, en particulier p. 195-202.
14. Pour la vie de sainte Irmgard, voir : *Acta Sanctorum Septembris ex Latinis et Graecis aliarumque gentium monumentis, servata primigenia veterum scriptorum phrasi*, t. II, *Quo dies quartus, quintus et sextus continentur*, Antwerpen, Bernard Albert Van Der Plassche, 1748, p. 270-278.
15. Christoph Schaab, « Die Konsolen und Baldachine der Chorpeiferfiguren. Ursprüngliche Konzeption und heutiges Erscheinungsbild », *Kölner Domblatt. Jahrbuch des Zentral-Dombauvereins*, n° 77, 2012, p. 111-147, en particulier p. 118-120.
16. Klaus-Gereon Beuckers, *Der Kölner Dom*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2004, p. 65-66.

LE RECYCLAGE DU PASSÉ

*La mise en scène de l'histoire urbaine au XIII^e siècle à Cologne :
remplois, reconversions, modernisations*

Fig. 1. © Rheinisches Bildarchiv

Fig. 2. © Ullstein Bild/Getty Images

Fig. 3. © Otmar Schwab

Fig. 4. © Gottfried Binding

Fig. 5. © Gottfried Stracke

Fig. 6. © By courtesy of TU Dresden, Diathek (slide collection)/Kunstgeschichte (art history)/
Sebastian Schumacher

Fig. 7. © Rolf Heinrich

Fig. 8. © Raimond Spekking

Fig. 9. © Arnold Wolff

Fig. 10. © Dombauhütte Köln/Foto : Matz und Schenk

Fig. 11. © Köln/Rheinisches Bildarchiv

Fig. 12. © Dombauhütte Köln/F. Spangenberg